

Olivier Apert

Lament for the last poet of the century

1

ô Portulans ! ô Flagellants !
Que nous reste-t-il à partager à mépriser

ithyphallique l'adoration
du phallus veille se dresse vieille bête couchée
au flanc dans le dos
de Vénus anadyomène la vierge aux blanches hanches
de poivre étoilées par la sueur & l'usage
des points de suspicion : je te reconnais –
toujours hurlant, ô manichéisme, hurlant toujours
sans savoir la raison du cri : Thanatos
est plus fort que la mort, Éros
plus doué que la vie –

« THERE IS NO NIGHT »

Portulans Flagellants
Que nous reste-t-il à partager à mépriser

cette corneille mienne, dans son vol tisse
sa toile où boeing et chauve-souris perdent contrôle :
tant d'heures encore avant que les chiens les chiens
rentrent leurs crocs au plus profond de leurs gorges esclaves
& que la nuit grille son ultime fusée : une poudre de cendres en
constellation

*cette corneille mienne, dès l'aube croasse et craille
comme pour de son bec broyer la vierge solitude d'après
l'amour nous rejetant de ce côté de la couche
où crime et insomnie guettent jusqu'à la nuit,
la tardive stoïcienne blottie sous le duvet de la mouette*

« THERE IS NO NIGHT »

(pauvre pauvre pierrot
pas même lunaire
sous un toit hier constellé d'étoiles
la chevelure arrachée maintenant par la soufflerie du parking
– cormoran british petroleum suspendu mis à sécher
comme linge sous haute tension)

ô Portulans ! ô Flagellants !

*au large très au large les deux fourneaux de l'usine flottaient
sur une grève de brume qu'un banc tout de mouettes confondu
signale avant l'extinction dernière : du soleil de la saison du silence –
Nous ne le savions plus, les pieds pétris de cette vase profonde
qui glaise le corps des enfants – des enfants tristes marqués de boue*

*au loin très au loin des cavaliers sur la plage hennissaient
de plaisir sous l'aile goudronnée de cet oiseau sans nom que la vue
apprivoise tandis que la sublime & misérable solitude
s'empare du corps de chacun pour nous ressusciter
le temps – juste le présent*

*et toi Flagellé aux yeux d'or
observe ton corps courbé fourbu
qui à peine pose sa tristesse
contre le rose pilier qu'enserrent
tes poignets réduits à leurs os –
& les mains qui à l'envers miment
le vol capturé d'une mouette ancienne
Observe tes mèches mouillées de
serpent épousant tes saillantes clavicules
sous un ciel que le sang géométrique
n'a pas craint de rougir jusqu'à la honte
Observe observe le flagellateur coiffé
d'une étoffe qui se voudrait chevelure
de femme et dont la masse noire impeccable
fait se dresser le visage face au miroir absent
& de profil son regard vain fixe l'objet de
la concupiscence et du blasphème, cerné comme ces bêtes
hideuses quand à leur insu elles accourent
à l'appel du rut du meurtre en partouze*

*et toi Flagellé aux yeux d'or observe
comment pour l'obscène cérémonie
il a pris soin de baisser sa chausse gauche
d'exhiber la jarretelle droite tendue
afin que l'attache distingue bien
le manche du fouet aux testicules énormes
& le sexe sur quoi se crispent deux mains
certaines de la caresse du Narcisse –
ô comme alors les lanières crachent
leur sperme comme elles maculent d'impuissance
un corps nu de toute éternité ô comme
elles voudraient souiller le soleil et la bouche
& n'atteignent que le sein où le cœur ne bat plus*

*ô Flagellé aux yeux d'or observe
l'autre flagellateur (par loi ils sont plusieurs)
le complice le comparse le compère de toujours
l'acolyte initiateur peut-être qui le premier
tint à baisser la queue entre les jambes
trop pressé de pisser du jouir précoce
à flots drus sur ses propres pieds*

*Observe les lèvres purpurines qui esquissent
une vaginale grimace tandis que la langue
imité un clitoris de carnaval à l'abri
d'une moustache d'une barbe vaguement follettes*

*froid tu as froid Flagellé aux yeux d'or as-tu froid
en observant cette longue couture qui dépèce
ton flanc déjà décharné & les étoiles de sperme
rouge allant creuser du crâne au ventre
jusqu'à filer en comètes le long des jambes
fait qu'as-tu fait sinon d'être toi
Flagellé aux yeux d'or comme personne
personne*

*Observe encore une fois l'exsangue corps
avant que la porte ne te livre à tes
faux semblables chiennes chiens en chaleur
au spectacle du dernier linge
qui se dénouera comme une énigme mourra
comme une évidence, incarnée* —————

« THERE IS NO NIGHT »

Portulans Flagellants

acteur & témoin sans boussole

*Que du sommeil naguère hai hier combattu puis câliné
à l'aube se dressent les cartes où dormir demain :
vrais-faux palaces grimés de légendes *****, oratoire
de Gallarus chambres classées ou non d'amis bancs
quais baldaquins manteaux suite & c. Qu'une main
sous notre tête dépose cet oreiller gonflé de
toutes les millénaires voluptés qui par métier chassent la poussière,
l'odieuse maîtresse monothéiste des logis Qu'une main,
une seule, un instant présente à son geste
archaïque ose & la nuit – même criminelle –
n'aura pas démerité d'elle* —————

« Ils l'aperçurent de loin et avant qu'il fût près d'eux, ils rusèrent contre lui pour le faire mourir. Ils se dirent l'un à l'autre : » Voilà l'homme au songe qui arrive ! Maintenant donc, venez, tuons-le, jetons-le dans une des citernes, et nous dirons qu'une bête féroce l'a dévoré ; nous verrons alors ce qu'il en sera de ses songes ! »

*une seule main oui mais non celle de
la Putiphar : regarde-là celle-là qui de ses mâles ongles
retient déjà noueuse l'insaisissable linge passant
regarde ce corps cerclé d'ornements barbares
pour mémoire en mémoire de l'eunuque Pharaon qu'elle
n'aborda jamais & respecta toujours comme
une victime se pare pour mieux hurler sa vengeance :
noir sexe noir des cuisses au bas-ventre devant
quoi se courbent les laquais ignorant l'histoire
& la peur de la chair qui vieillit ô Phèdre mineure
ton petit cri d'amour n'est autre en fait que ¡ Viva la Muerte !
oui ¡ Viva la Muerte ! chantes-tu lovée auprès de l'infirme quelque
José Millan Astray sans bras sans œil sans doigt ¡ Viva la Muerte !
Putiphar au désir béant comme une seule noire voix noire
& son programme ¡ Abajo la Inteligencia !*

« THERE IS NO NIGHT »

ô Portulans ! ô Flagellants !

*c'était l'heure quand les mouettes peignent la mer
qu'elles espèrent encore qu'elles espèrent ton corps
repêché par la tribu, ces amazones aux seins purs
contre lesquels le frisson se réchauffe d'un adieu*

*& je les guettais impavide je les guette derrière le miroir, fou
quand jamais un regard viendrait lécher de l'œil le duvet
le fuselage lisse comme deux mains jointes pour personne,
le fier duvet de sainte-agathe-barbara offert pour personne
comme deux sorbets sur plateau d'argent martelé : ô
quand le ventre de la mouette épouse le sein de l'amazone...*

« THERE IS NO NIGHT »